Document généré le 17 mai 2024 02:37

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

J'ai veillé sur toi

Danielle Dussault

Numéro 52, juin–juillet–août 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21549ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dussault, D. (1993). J'ai veillé sur toi. *Nuit blanche*, (52), 40–41.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

J'ai veillé sur toi

Nouvelle inédite
de Danielle Dussault

Chaque jour Lucie attend l'heure de son départ. Il ne quitte jamais la maison avant les huit heures. Elle attend, consciente qu'elle présente les signes mêmes de l'impatience. Lucie se hâte de replacer les dictionnaires qu'elle a laissé traîner, s'agite avec la nette idée qu'elle le rend témoin de son affolement, elle feint même de remplir les cases vides de mots croisés ambitieusement recherchés la veille. Elle empile les comptes avec promptitude, époussette les assiettes gommées par le pain du petit déjeuner, referme avec fausse satisfaction le lave-vaisselle. Personne ne peut imaginer que ses gestes marquent le désir de le voir enfin se lever, partir, oui partir et refermer la porte à travers le fracas de l'urgence. Personne ne se doute que Lucie, jour après jour, attend. Personne ne sait, sauf peut-être...

Son âge n'existe pas encore. La colère, l'attente surtout lui ont cédé un corps sans âge. Son mari pense la connaître, son fils, les voisins, tout le monde. On dit qu'elle s'appelle Lucie la folle qui ne sort jamais. Mais ils ne savent rien d'elle, de son histoire, rien de ce qui lui est arrivé autrefois. Toute la journée, elle reste dans la maison, l'occupe, l'habite, elle en dirige l'esprit, un esprit fort qui brûle, qui brûle, un esprit d'amour fait d'acier. Lucie, le cœur de Lucie est rongé par la folie, celle qui n'abdique pas. Il faut la voir à présent se retrouver toute seule, les épaules courbées, la ligne de sa bouche qui devient non plus sarcastique, mais tombante de tristesse, tombante, Lucie marche tranquillement vers le petit salon où elle se retire chaque matin, après chaque départ, celui de son mari, celui de son fils, elle va de sa démarche déchue, il faut voir sa pauvre tête s'adonner à ce ridicule qu'elle n'affiche jamais en public, jamais, pas même devant les membres de sa famille qu'elle a forgée à coup de résignation meurtrière, de présence inattaquable, il faut voir la reine ainsi penchée, ainsi défaite, il faut la voir s'adonner à son petit rituel de souvenirs.

Maintenant elle se dirige vers le petit meuble en bois dont elle a hérité le jour de son mariage. Un meuble de famille, du genre qui vous suit toute une vie et dont il est impossible de se défaire, qui finit même par prendre racine dans le décor tellement il vous ressemble. La tête de Lucie Cantin ne dodeline plus d'arrogante fierté, il faut la voir en cet instant, vaincue, impuissante, complètement prise par l'inutilité. Elle a ouvert le panneau du secrétaire, ce fameux panneau qui se rabat sans faire de bruit, ou s'il grince un peu, personne ne se rend compte, la nuit de toute façon tout le monde dort et le matin vraiment cela n'a plus d'importance, la maison est vide. La bouteille de vermouth ne saurait alors intriguer plus qu'il ne le faudrait. Le verre elle le garde toujours dans un petit tiroir adjacent à celui où elle range son journal intime. Ce verre, elle ne le rince jamais. C'est un secret bien gardé. L'alcool. Il faudra boire lentement, avec la tranquillité feinte du veilleur, boire les paresses du jour, l'attente alors se transformera doucement, tout doucement en un engourdissement ingénieux, délicieusement progressif, l'attente, celle qui écorche, s'anéantira pour un moment, s'abolira.

Peut-on alors l'imaginer en train d'écrire les mots dans ce journal maudit, celui qui tient lieu de la lettre qu'elle veut envoyer depuis des années, cette lettre qu'elle réécrit chaque jour en changeant un mot, une phrase entière. Chaque matin, un nouvel ajout, une censure. Le cahier bleu cartonné s'ouvre facilement. L'onglet de métal qui en retient le coin inférieur droit permet une ouverture alerte, instantanée. Lucie prend sa plume. Elle se consacre à sa rage, la fureur de se voir ainsi réduite à écrire. Cette rage si forte qu'elle a fini par l'aimer d'une haine sans limite. Mais il est difficile d'étaler sa dureté quand l'espoir du retour vous guette, depuis hier quelque chose lui dit que l'homme d'autrefois lui reviendra. Est-ce vraiment nécessaire aujourd'hui de dire ces choses? Elle boit par toutes petites gorgées, exerce quotidiennement cette retenue, le cœur ne doit pas se laisser envahir trop rapidement, elle se répète qu'il ne faut pas y céder tout de suite. Sa mère le lui répétait continuellement quand elle parlait des hommes. *Il ne faut pas leur céder tout de suite.*

Lorsqu'elle avait dix-sept ans, il l'avait invitée au restaurant Paesano. Elle avait désobéi. C'était dans la Côte des Neiges face au Royal Palace un soir de décembre. Il l'y avait amenée loin des regards, loin de sa mère surtout. Dans ce restaurant elle avait porté la robe défendue. Une robe bleue presque

noire, en soie, qu'elle avait payée de sa poche. Lucie s'était enfuie du magasin Ogilvy après avoir versé la somme, avait couru sur le trottoir comme une folle, coupable, coupable déjà de ce qu'elle n'aurait su empêcher de toute manière. Sa mère l'avait-elle deviné? Comment expliquer autrement l'interdiction formelle de sortir cette fois-là? Ce refus lui avait été adressé d'une manière si parfaitement jalouse que Lucie avait eu peur d'elle-même, de sa féminité.

Dans le restaurant elle avait bu pour la première fois de sa vie. Il voulait qu'elle goûte. Il s'attardait à cette transformation qui s'opérait, la regardait perdre sa pudeur peu à peu, les joues roses et le cou qui se renversait sous l'enchantement. Avait-il eu alors l'intelligence de la souffrance qui allait inévitablement surgir? Savait-il qu'elle ne reviendrait jamais de cette course entre eux amorcée, voyait-il le ciel rouge du restaurant, les lumières qui se mettaient soudain à danser, comme si elles se moquaient, les gorges des autres femmes contenues de paroles murées tandis qu'elle, Lucie Cantin, elle parlait, elle disait de ces mots étranges depuis longtemps enfouis, des mots qu'elle ne reconnaissait pas, une parole complètement livrée à quiconque voulait bien l'entendre. Il glissait son pied sur le sien. Elle répondait à l'invitation tout en continuant de parler, mais alors à ce moment, elle ne savait plus du tout, elle racontait Lucie, des bribes, des fragments de solitude adolescente, l'isolement dont elle sortait, des restes insignifiants dont elle se moquait à présent, ils ne faisaient plus partie de son univers. Il avait commandé du vin, lui en versait chaque fois qu'elle vidait le verre. Elle s'abandonnait à la sensation d'étourdissement, de bonheur, son corps et son esprit se mélangeaient si bien, parfaitement comblés, leurs exigences assommées, le désir face à face sans tourment.

Ce soir-là, elle lui avait cédé comme il arrive parfois de tout abandonner pour un homme. Ils n'avaient dormi et fait l'amour qu'une seule fois ensemble. Pendant toutes ces années, Lucie avait gardé le secret. Losqu'elle s'était mariée, personne ne pouvait se douter que ce qui la rendait si belle, c'était cet amour, celui-là même qui l'avait atteinte et qui lui donnait cet air d'impardonnable beauté, celle de la tristesse enfouie, tout imprégnée de certitude qu'il n'y aurait pas de plus grand amour.

Le bruit court au village. Lucie la folle qui ne sort jamais. Lucie qui boit. Sa beauté s'est ainsi défaite peu à peu, dans le tranquille égarement des jours. Elle boit de très petites doses, longtemps jusqu'à ce qu'elle ne sente plus rien, presque plus rien. Le téléphone sonne, si elle ne l'entend pas, c'est qu'elle s'emplit de la vision, du souvenir de l'homme d'autrefois, celui qui n'est jamais mort. Parfois elle le sait, il l'appelle, c'est lui, il reste sans parler au bout du fil, il veut simplement l'entendre... *allo, allo* fait-elle d'une voix un peu inquiète comme si elle en attendait encore quelque chose. Il écoute son silence puis raccroche. Cela dure depuis des années, l'amour survivant qui ne s'achève jamais, qui ne peut se tuer. L'amour qui échappe aux injures, qui traverse le temps, parce qu'il ne sait jamais se dire. Lucie referme le secrétaire. Ce matin pas moyen d'écrire une phrase.

Je ne serai jamais comme elle. Je refuse de lui ressembler. Chaque matin, je la vois te faire signe de la main, d'une main qui te dit *va-t-en*. Puis elle s'assoit à ce meuble, tête baissée, visage dissimulé. À travers la fenêtre, je distingue ses lèvres qui murmurent. Je sais qu'elle boit. Même si elle s'en cache, tout le monde le sait. Non. Je dis non. Je ne veux pas devenir comme cette femme. Pourtant...

Toi tu t'en vas sans jamais te retourner. Encore ce matin... Depuis des semaines, je te regarde et me prends à guetter tes retours, à épier tes moindres gestes, je suis si près de toi, il me suffirait de traverser la rue, de t'appeler par ton nom, je t'ai entendu la nuit dernière, tu criais quelque chose, pas un son ne sortait de ta bouche. Il y avait pourtant ce cri, des fils invisibles te liaient la mâchoire, une peur comme une grande prison, la maladie t'avait atteint, j'aurais voulu te prendre dans mes bras, te garder sur mon cœur, mais tes démons t'avalaient, je t'appelais de toutes mes forces, mais tu ne me répondais pas. Je courais derrière toi, je voulais te rejoindre, tu marchais dans la foule et soudain les gens disparaissaient, ils disparaissaient et il ne restait plus que nous deux, je te touchais presque, mais tu ne te retournais pas.

Alors je t'ai suivi jusqu'ici un soir de décembre. Tu marchais sans avoir la connaissance de ce qui se tramait. Il ne me suffisait plus maintenant que d'un simple geste. Tu allais tourner l'angle de la rue, j'allais te perdre à l'instant, mais moi, je savais, je savais que la bête fantôme retrouverait ta trace, je connaissais par cœur ses ruses, ses détours, ce soir tu ne pourrais plus m'échapper, car une fois assise à la même table que toi, mes filets allaient se resserrer autour de ton cou, l'alcool me délierait la langue, j'en viendrais aux aveux, et cette robe, cette robe t'attacherait à moi pour toujours, tu deviendrais cet animal, toi aussi, une bête fantôme sans défense. Je suis entrée dans le restaurant, persuadée que tu m'y attendais déjà depuis l'éternité. À la place où je croyais te surprendre, il n'y avait personne. Depuis ce temps, la fille du restaurant ne me chasse toujours que vers les minuit. Et chaque fois qu'elle me débarrasse de mon dernier verre, je lui parle à voix basse. Je lui chuchote que je n'arrive jamais à terminer cette lettre que je veux t'envoyer. ■

Nouvelle extraite de *L'alcool froid* de Danielle Dussault, à paraître en septembre 1993, aux éditions de L'instant même.